

Fini l'incendie du jour
Mais le feuillage rougeoit
Le verger se colore au henné
L'air est couleur d'orange
Je regarde
Dépassant du siège
Les genoux de ma solitude
je l'ai éludée tant que j'ai pu
Aujourd'hui
Je l'embrasse

©Jean Paul Leclercq no print no copy

Tout est immobile
Il ne se passe strictement
Rien
Pas une feuille ne bouge
Et pourtant
Quelque chose glisse comme un vent sur cette statuaire
Impalpable
Invisible
Inaudible
Incontrôlable
Le temps

©Jean Paul Leclercq no print no copy

La bruyère en fleur et l'été fatigué qui somnole
Le ciel cérule qui baille en étirant ses cirrus
Le temps des folies coule comme au fond d'un étang où
l'attendrait l'automne
Les derniers moments avant la décrépitude sont si doux
C'est
Enfin
Vivre quoique lucide
Et
Détaché
Jouir pleinement de ce qui est

©Jean Paul Leclercq no print no copy

La musique d'Ysaÿe et le mystère des feuilles qui bougent
dans le soleil bas et délirant
Et puis les points éclatants des cynorrhodons
Et le chat qui se fraye un chemin à pas précieux dans le vert
Et le ciel
Et cette marche mécanique de la mouche sur ma vitre
Et cette vague d'amour
Fugitive et euphorique

©Jean Paul Leclercq no print no copy

Il y avait du vent
Beaucoup de vent.
Il y avait l'eau et la terre
Et le feu
Mais il n'y avait pas le sens
Depuis trois quarts de siècle il cherchait ce Graal
Et le seul sens qu'il avait trouvé allait toujours dans le même
sens
De la naissance à la mort
C'était un sens unique
Or pour qu'il y ait vraiment un sens il faut un but
La mort n'est pas un but
C'est une échéance
Alors il ne justifiait plus le vent
Il ne cherchait plus la cause ultime de l'eau et de la terre
Il ne tentait plus de trouver des excuses au feu
Il s'asseyait au milieu
Il admettait
Il en était
Il participait
Et ça le faisait rire
Parce que ça n'avait vraiment
Aucun sens

Il y a en moi
Des cailloux étincelants
Qui s'entrechoquent
Et se cherchent une cohérence
Il y a
Des nuées qui se forment à grand-peine
Un océan qui bout
Baigné de lumière et d'incertitude
Et
Des souvenirs qui crèvent
Comme des bulles
Fugitives et inutiles

Il faut le dire
Et c'est difficile
Je ne suis que ce qui me traverse

©Jean Paul Leclercq no print no copy

Sous le soleil c'était vert
Depuis la grisaille et la pluie
C'est encore plus vert
Ça étouffe
C'est une énorme moisissure
Ponctuée des boutons de fièvre du sorbier
Et puis
Ça grouille d'oiseaux qui font frissonner les arbres
Moi je me suis éteint, comme la lumière. J'ai l'œil qui baille et
l'âme qui croupit. Pour un peu j'hibernerais déjà comme un
ours dyschronologique. Encore plus pénétré de la vanité d'agir
que je ne le suis en hiver.

Et avec cette obligation rituelle d'aller me détremper l'humeur
en sortant le chien
Pourtant
Un temps de chien
C'est un temps à ne pas mettre un chien dehors
Un temps de cochon quoi
Surtout ne pas réveiller le mien
Il sommeille

fleur d'automne
la terre est une poule rousse
que guette le carrousel rapace des buses

je marche
non pas des pas dirigés
non pas l'envie d'aller là
mais l'envie de me sentir là bouger

je me cause
Je procède à un échange d'idées
avec les cailloux
et je me laisse descendre
tout au fond de moi

un geai crie
qui déchire la brume
un temps passe
inaperçu

©Jean Paul Leclercq no print no copy

Il faisait gris
Je me suis assis sur un vieux pneu
Je regardais
Par delà le fleuve et le vol des hirondelles
La cathédrale de rouille
L'ogive des poutrelles
Le géant de ferraille
Le travail
La sueur
Le cœur
En train de partir en couille
Séchés sur ce squelette
Comme celui d'un puissant animal fabuleux
Ou comme les rayons brandis d'une bicyclette
Cassée hurlante et morte
Un monstrueux cadavre de cloporte
Je n'étais pas heureux

Derrière moi un terrain vague
Et l'insolence en forme de dague
Des épilobes
À la petite robe
M'attendris-je ?
Compensai-je ?
Ou pris-je
Aurige
La fuite de Cockerill
En automobile ?

Je glisse mes pas dans ceux de la saison
Je n'y suis pas le bienvenu
Le crachin me crache au visage
La boue me bave aux talons

Novembre est un naufrage
Dans une nuit gluante
Qui pue la décomposition

Les feuilles mortes
Mais aussi la clarté qui pourrit et l'humeur qui lentement
moisit

Quand enfin l'arbre sera squelette
Ce sera l'hiver
Le terrier
L'attente
Propre et nue
Le gel minéral qui purifie

Et tout sera accompli
Jusqu'à la boue organique du printemps
Jusqu'à la grosseur des choses

Ô la nuit et et le soleil

Ô Yseult la blonde et Yseult la noire

Ô l'hiver et l'été

Ô ma vie qui de l'une à l'autre

De l'un à l'autre

Balance

Ô mes deux mains prêtes à saisir l'un et l'autre et l'une et
l'autre

Ô le mal de mer

Et l'invivable séparation des choses

Et ce besoin qui déchire l'horizon entre l'Est et l'Ouest

De l'une et l'autre

Ô mes sœurs réincarnées

©Jean Paul Leclercq no print no copy

Le soleil perce
Les Sorbiers sont roux
Un vieux promène son chien vieux
Les nuages s'en vont mouiller le paysage
C'est l'automne
C'est une femme qui porte le parfum de la fin
J'aurais dû faire quelque chose de ma journée
Elle coule
Le chien bâille
La fenêtre aussi
Ah les Sorbiers mourants
Ah cette saison de douce fin du monde
Ah l'ennui endimanché
Et les murs
Les murs
Droits rigides existants
Épouvantablement existants
Aux arêtes comme une évidence nette sur le flou de la vie qui
se délite
Tranchant le fil du temps qui file
Comme la coque du navire à bord duquel j'ai l'illusion qu'il ne
se passe
Rien

Mélancolie
Trois moutons blancs
Souillés
Un soleil cacochyme
Le feuillage fané
L'âge du chien
Le mal qui rôde
Et la conscience
Ah la conscience !
Soupir

©Jean Paul Leclercq no print no copy

Soleil blanc de LED
Bref éclat sur le gris d'acier poli des nuages
Le col relevé
Les mains aux poches
Le vent qui délire
Et les feuilles qui concurrencent les oiseaux
Cliché !
Voilà trois-quarts de siècle que
Toutes les années
C'est le même spectacle
Que toutes les années je crois que je découvre
Si ça pouvait être pareil avec l'amour
Pourtant
Les poètes s'acharnent
Ils répètent
En variant juste les mots
Les violons longs
Et monotones
Et tout ce qui est d'un écoeurant banal

Même la mort
Redevient merveilleuse

on s'enfonce dans la nuit
on coule
on dévale le rideau noir de l'hiver
la terre n'est que vapeur glacée et brouillards dégoulinants
nous avons perdu notre étoile
et la mort a saisi les sorbiers
le vent agite leurs os morts
et tout n'est qu'apparence
et tout n'est que sommeil
il est l'heure onirique et folle
de la danse des feuilles dans la tête
et du déni récurrent
qui rêve d'un printemps

©Jean Paul Leclercq no print no copy

©Jean Paul Leclercq no print no copy

©Jean Paul Leclercq no print no copy